

"Avoir un carrosse, un suisse, un maître d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde; et on dirait qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. [...] Voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme"

Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1758

Questions ouvertes sur un rêve

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant (de cinq heures) que je serais né noble, peut-être au dix-septième siècle, quand noblesse signifiait encore quelque chose. Une nourrice généreuse m'aurait tôt fait goûter à la douceur de la vie, puis ma mère m'aurait élevé dans la crainte de Dieu et l'amour du prochain. Enfin, mon père m'aurait conduit dans le monde, éduqué et poli, vertueux et fier.

À leur mort trop tôt survenue, j'aurais repris le flambeau ancestral, en l'occurrence le sceptre, et j'aurais administré les terres que Dieu avait voulues m'échoir avec justice et débonnairété. J'aurais eu la piété contagieuse et l'aumône généreuse. Mon peuple m'aurait aimé. J'aurais épousé une femme que j'aimais d'amour et avec laquelle nous aurions formé un foyer uni et chaleureux. J'aurais été fier de nos enfants.

Grandi sensible à la beauté, j'aurais adonné à l'art tout le temps que me laissaient ma charge et ma famille. Peut-être aurais-je écrit des vers, à moins que mes doigts eussent été démontrés agiles à produire de belles musiques. Si j'avais hérité de dispositions pour la science, j'aurais poursuivi quelque recherche qui aurait enrichi le savoir humain d'une bien modeste brique.

Je ne me serais rendu à Versailles qu'à contrecœur, rebuté par la débauche et l'excès de ces lieux faits pour l'apparence et le divertissement. J'aurais lu Pascal et Montaigne. J'aurais peut-être ajouté ma propre prose à la leur, fustigeant cette noblesse déchue, ces propriétaires de cour sans contact avec leur terre et leur peuple, vivant sur la scène close de leur palais royal ignorant même qu'ils étaient abstraits du monde, qu'ils n'en étaient qu'une irisation de surface, une écume. Certes coûteuse, mais non moins irréaliste.

De la retraite de mon domaine, j'aurais souvent à me rendre à la ville, où je déplorerais la montée en puissance de la bourgeoisie mercantile. Je regretterais d'avoir à vivre dans un monde où les marchands sont incontournables et peuvent s'acheter un titre de noblesse. Que peut donc valoir noblesse acquise? Bah, en son cœur, chacun savait la différence entre ces parvenus après au gain et les grandes noblesses généreuses et au lignage interminable dont j'étais un digne représentant.

À ma mort, mon paisible retour dans le sein du Seigneur, j'aurais emporté dans l'au-delà non seulement les soupirs des miens, mais encore les regrets de mon peuple. J'aurais quitté la terre avec la rassurante certitude d'avoir accompli la tâche que Dieu m'avait assignée, que j'avais été un seigneur à son image, noble et généreux, aimant et pratiquant la vertu. Rien, absolument rien dans ma vie ne m'aurait permis de réaliser que toutes ces vertus dont je m'auréolais en chemin pour le Paradis n'étaient que l'apanage de ma naissance, que la noblesse n'était pas une nécessité voulue par Dieu, que des mondes où l'art et le bon goût ne sont pas l'apanage exclusif de quelques bien nés sont non seulement possibles mais encore désirables. Rien ne m'aurait permis de voir combien mon empathie était condescendance, combien j'avais beau jeu à me montrer généreux moi qui collectais la richesse de milliers de sujet, administrés avec sensibilité, certes, mais dominés tout de même, combien je pouvais aisément me targuer de goûter la poésie moi qui avait eu plus d'éducation que tout mon peuple réuni n'en pourrait jamais concevoir.

Tout au plus aurais-je ressenti parfois, de mon vivant, l'angoisse diffuse d'une culpabilité inexplicable. Quel Rousseau issu du peuple aurait pu me dessiller, me montrer l'injustice fondamentale qu'il y a à être né noble, à avoir charge de domaines et d'âmes par héritage, à considérer que l'ordre

voulu par Dieu m'avait placé là où mes qualités Le servaient alors que je n'avais développé ces qualités, justement, que grâce à ma naissance? Qui aurait pu m'aider à imaginer un monde sans nobles, une république idéale où chacun naissait fondamentalement égal aux autres, et non simplement égal à sa classe, à sa caste, et aux prérogatives de sa naissance?

Et quand bien même j'aurais pu prendre conscience de l'injustice fondamentale qu'il y avait à ce que je sois né au sang bleu, qu'aurais-je pu faire, moi, simple noble de campagne? Abroger unilatéralement la noblesse? Me départir de mes titres se serait révélé pire pour mon peuple qui se serait probablement retrouvé dans des mains plus avides que les miennes! En quoi aurais-je pu changer l'ordre du monde? Ma petite seigneurie réformée aurait été étouffée par les voisins, ou se serait éteinte à ma mort comme le beau rêve d'Akhenaton et Néfertiti étranglé par les prêtres d'Amon. Qui aurais-je convaincu d'un monde si difficile à imaginer? Quelle révolution proposer qui ne soit pas inversion des privilèges, mais bien leur abolition? Quel combat mener pour ne pas remplacer un trône par un autre, pour ne pas substituer un sceptre à une couronne? Et puis, quel droit avais-je, moi, né noble, de parler au nom du peuple?

Au mieux, j'aurais pu ressentir et propager les idées qui, un siècle après moi auront permis à la Révolution d'advenir. Mais aurais-je su les identifier parmi toutes les voix hurlant leur appel pour un peu d'attention?

Au réveil de tels rêves, je pense aux tribulations de cette Révolution française, à ses succès et ses errements, ses échecs les plus patents et ses éclairs lumineux. Aujourd'hui, j'admettrais que quelque chose, là, a réellement changé dans les consciences: on avait collectivement imaginé un monde où le rang de naissance était aboli. Pour un temps. Pour un temps, car aujourd'hui, je suis né Suisse.

Je suis Suisse, et plus passe le temps et moins je vois de différence entre ce statut et celui que j'aurais eu au dix-septième siècle si j'étais né noble. Certes, je n'administre plus moi-même un peuple, car le peuple aujourd'hui n'a même plus de nom, il est éparpillé sur la planète abruti de rêves d'égalités où on le convainc que s'il travaille, il aura sa part de paradis: le commerce s'est substitué à la religion pour justifier les inégalités de caste par des "mains invisibles" aux desseins insondables. Les mécanismes de dominations ont gagné en subtilité et en tortuosité, mais ils n'en existent pas moins, au contraire! Je suis même plus semblable à un noble de cour qui fait administrer ses domaines par un intendant qu'à la pieuse image de mon rêve. Les banques d'aujourd'hui gèrent notre argent afin que nous n'ayons pas à nous rendre compte que d'autres travaillent pour approvisionner nos comptes...

Je suis né Suisse, je suis fier de mes ancêtres de la vallée de Joux et de ceux qui ont autrefois émigré d'Italie, j'ai été bien éduqué, j'ai grandi dans l'amour de l'autre et celui, ineffable, de la beauté. Pourtant, si j'étais né à quelques battements d'aile de cigogne de là, j'aurais connu la misère, la guerre peut-être, je ne serais guère allé à l'école, je n'aurais peut-être jamais vu germer toutes ces vertus dont je m'auréole, et surtout j'aurais vu à bien juste titre un passeport à croix blanche comme la rédemption. Bien sûr, une nationalité acquise ne vaut pas plus au vingtième et unième siècle que noblesse acquise au dix-septième, mais, né du mauvais côté du Tropique du Cancer, j'aurais eu raison de considérer ce passeport comme une hostie, comme un graal, puisque ce bout de papier prouvant ma nationalité de naissance aurait permis l'épanouissement de ce que mon âme recèle de plus subtil, puisqu'auréolé du titre de Suisse, j'aurais été artiste, sensible et aimant alors que sans lui j'aurais passé l'essentiel de ma vie à survivre. Né dans la misère, quelle aurait été la couleur de cette âme dont je suis si fier, né Suisse? Que serait-il de mon amour de la beauté si dès le plus tendre de mon enfance j'avais eu à renifler les plastiques toxiques d'une décharge pour identifier ceux qui sont récupérables, le tout pour une croûte de pain?

Et, partant, à quel monde aspirer quand ce qui était autrefois le peuple n'a même plus d'identité? Pour faire une Révolution, il faut des classes et des privilèges à abolir: comment procéder quand personne, pas même les victimes, ne les identifient? Quels mots relayer quand des termes comme "communisme" sont couverts de la rouille injuste des goulags, quand "amour" n'a plus de sens que

conjugué avec "passion"? Comment imaginer un monde sans gagnants ni perdants, sans riches ni pauvres, sans grade ni hiérarchie, un monde où le fort ne dévore pas le faible, un monde sans escalade de désir, un monde où l'amitié est la plus douce des béatitudes concevables?

Et, en attendant, comment vivre et admettre l'injustice hurlante de sa propre naissance?

Libéria, le 11 janvier 2006
laurent.